

A Berlin, en 1936

par Sven Ekström *



Le plus grand

Lors des journées d'athlétisme qui se déroulent au merveilleux stade olympique de Berlin, rien n'était plus impressionnant que d'assister aux performances du miraculeux Jesse Owens.

Au départ, je ne savais que peu de choses sur cet étudiant originaire de l'Ohio et âgé de 21 ans. Je savais « seulement » qu'il avait aligné une sensationnelle série de records, pendant les championnats universitaires à Harvard de



mai 1935. Sur 100 yards, il frôla le record du monde en 9"4, sur 220 yards et 220 yards haies, il battit le record du monde en respectivement 20"3 et 22"6. Il améliora également celui du saut en longueur en le portant à 8.13 m, tout cela en moins de deux heures!

On se demandait s'il allait pouvoir justifier sa renommée face à la rude concurrence olympique. Il tint sa promesse.

Jesse Owens m'avait fait une telle impression que je n'ai pas éprouvé la moindre difficulté, 43 ans plus tard, à décrire ses exploits dans un article publié par le « Aftonbladet », dans lequel étaient retracés les faits les plus marquants des Jeux Olympiques à Berlin.

De tous les champions sportifs que j'ai vus ou rencontrés en 45 ans de carrière de journaliste dans le monde entier, je n'ai jamais autant admiré quelqu'un tel que James Cleveland Owens, le coureur fantôme, qui entra dans l'histoire olympique en gagnant quatre médailles d'or en sprint et en saut en longueur à Berlin.

Ce qui le rendait si extraordinaire ne tenait pas seulement aux résultats exceptionnels (à son époque) qu'il obtenait dans ses disciplines de prédilection et au fait qu'il réduisait toute concurrence à néant; ses mouvements étaient empreints d'un rythme et d'une harmonie ineffable, sa manière de se mouvoir était faite d'élégance aussi. Il régnait un accord parfait entre le plaisir de courir et en même temps une concentration froide. Telles étaient les clefs de sa grandeur.

Un spécialiste suédois de l'athlétisme, M. Sven Lindhagen, du journal « Idrottsbladet » parlait d'Owens en ces termes dans une épreuve du 100m. qu'il avait courue : « *Tout le monde éclata de rire après que Jesse Owens ait parcouru quelques mètres dans la 12^e et dernière série. La course paraissait ridicule. On n'avait pas l'impression qu'il courait, mais qu'il marchait à pas feutrés; pourtant, il reléguait ses adversaires parmi lesquels se trouvaient les hommes les plus rapides du monde sur la ligne de départ* ».

« *Cet Owens est extraordinaire* » continua M. Lindgren, « *il est devenu la plus grande attraction des Jeux, le préféré du public, et il a même eu l'honneur de serrer la main d'Hitler* ».

« *Le préféré du public* » est peut-être un peu exagéré. On ne pouvait cependant guère se tromper sur l'enthousiasme avec lequel le public allemand saluait la souveraine prestation de Jesse Owens.

* Journaliste suédois

Mais, en réalité, était-ce un honneur de serrer la main d'Hitler? Evidemment pas. Après les Jeux, les moyens d'information insistèrent sur l'irritation d'Hitler, dictateur raciste, face aux succès répétés du Noir américain. Des observateurs ont témoigné qu'Adolf Hitler avait non seulement refusé de serrer la main de Jesse Owens après l'un de ses succès, mais encore il lui avait tourné le dos. Un des nombreux exemples que je ne peux pas m'empêcher de citer fut relaté dernièrement dans un journal suédois.



Lutz Long et Jesse Owens.

« Le Noir, d'une famille pauvre et prolétaire d'Alabama, approcha d'Hitler et son rêve d'un empire nazi universel ».

Compte-tenu des événements qui se produisirent en Europe et dans le monde entier entre 1939 et 1945, on peut dire que le journaliste suédois avait d'une part sous-estimé Adolf Hitler et, d'autre part, surestimé Jesse Owens.

Après 1936, j'eus l'occasion à plusieurs reprises de rencontrer personnellement Jesse, monstre sacré des Jeux à Berlin. L'entrevue la plus longue eut lieu en 1976 à Montréal, lors des Jeux Olympiques auxquels il assista en qualité d'invité d'honneur.

Lorsque je lui demandais quelles avaient été ses relations avec Adolf Hitler, Owens eut un sourire un peu amer et répondit : « *Souvent, les*

autres – surtout vous qui êtes dans les tribunes de la presse – en savent plus que nous, les sportifs. J'ignore quelles furent mes relations avec Hitler lors des Jeux à Berlin. Pour autant que je me souviens, il ne m'a jamais serré la main. J'étais tellement pris par la compétition que je n'ai jamais regardé si Hitler était présent ou pas dans le stade olympique... ».

La même question lui fut posée par le journal anglais « Sportworld » en 1975 et la réponse fut quasiment identique : « *Je ne parlais pas à Berlin pour serrer la main d'Hitler. J'y suis allé pour concourir ».*

Au cours du même entretien, Jesse évoqua d'autres souvenirs :

« *L'Allemand dont je me souviens le mieux fut Lutz Long, mon adversaire le plus dangereux en saut en longueur. Alors que je me concentrais avant mon dernier saut. Lutz vint vers moi et me dit que je devais ajuster mes marques. Je suivis son conseil et emportai le concours grâce à ce saut! Long, qui jusqu'à ce moment était en tête de la compétition, se classa finalement à la 2e place ! Cet épisode scella le début de notre amitié qui dura longtemps, par voie épistolaire jusqu'à l'invasion de la Pologne par Hitler. Peu après, je reçus un message m'annonçant que Lutz Long était tombé à la guerre. Par la suite, je fus en contact régulier avec son fils. Un de mes plus beaux souvenirs de Berlin fut l'amitié d'un compagnon sportif qui m'aïda à remporter une médaille d'or, sans penser à lui ».*

Je lui demandais par la suite : « As-tu vécu les Jeux Olympiques à Berlin comme une énorme machine de propagande nazie ?

« *Pas au cours des Jeux Olympiques. Comme je l'ai déjà dit, pour moi, le plus important était de courir et de gagner. Plus tard toutefois, j'ai compris que les Jeux marquèrent le début d'une campagne de propagande allemande. Hitler commençait à rêver à dominer toute l'Europe, bercé par ses illusions et convaincu qu'il était possible de régner par la tyrannie ».*

A cet instant les propos de Jesse Owens étaient empreints de pathétique.

Les dernières années de sa vie furent très actives ; ce personnage hors du commun vivait à Phoenix, Arizona, où il dirigeait une entreprise prospère de publicité. Il disparut le 28 mars 1980 à l'âge de 66 ans, victime d'un cancer.

Un autre monstre sacré : Kitei Son

L'autre personnalité marquante des Jeux Olympiques à Berlin, qui gagna ma sympathie, fut Kitei Son, le vainqueur japonais du marathon.



Cette course de 42 km. fut le théâtre de scènes assez cruelles dans les derniers kilomètres précédant l'arrivée : des coureurs à bout de force, ayant perdu la notion de l'heure et du lieu, trébuchant dans un ultime effort pour tenter d'atteindre le but avant de s'effondrer. Rien de tel lorsque le grand champion japonais au style souple et rythmé, qui terminait lui aussi cette épreuve, pénétra sur le stade. Il ne semblait nullement fatigué après cet effort gigantesque et courait encore comme s'il s'agissait d'un 1500m.

La journaliste de Stockholm, Mme Herta Lindström, qui devait devenir une personnalité légendaire des Jeux Olympiques, me présenta à Kitei Son pendant les Jeux à Munich, en 1972. Bien sûr, les années avaient laissé leur empreinte sur ce gentleman vieilli ; il était néanmoins toujours aussi mince et, de toute évidence, en pleine forme physique. Chez lui, à Séoul, il tenait un magasin de souvenirs. Son intérêt pour le sport n'avait pas faibli : il exerça des fonctions administratives essentiellement au sein du Comité Olympique de Corée.

Kitei Son est donc Coréen. Sa participation sous les couleurs du Japon aux Jeux Olympiques en 1936 tient simplement au fait que la Corée était annexée à l'époque à son grand voisin.

M^{me} Herta Lindström avait déjà eu l'occasion de rencontrer le vainqueur du marathon de Berlin dans des circonstances assez dramatiques. Après la course, elle essaya de pénétrer dans les vestiaires de l'équipe japonaise pour interviewer Son. Malheureusement, elle rencontra le chef de la délégation suédoise qui la conduisit dans une chambre voisine et ferma la porte à clef. Après avoir frappé et appelé, elle réussit à sortir et trouva enfin le vestiaire japonais.

« Là, raconte-t-elle, se trouvait Kitei Son se reposant sur un banc, entouré des dirigeants et de ses amis de l'équipe japonaise. Rien ne pouvait laisser supposer qu'il venait juste de courir 42km. Il n'y avait aucune difficulté à l'interviewer ».



Maintenant, laissez-moi vous raconter un épisode qui devait me convaincre de l'asservissement du peuple allemand à ses nouveaux dirigeants.

La scène se passe dans la « Deutschlandshalle », alors que se déroulent les derniers combats du tournoi de lutte gréco-romaine. Je me trouvai quelque part au milieu de la foule et regardai le Suédois Rudolf Svedberg - qui devait remporter plus tard la médaille d'or des poids welters - aux prises avec le Finlandais Nirtanen. Soudain, Rudolf Hess, le dauphin d'Hitler, fit une entrée pompeuse dans la loge d'honneur. Les spectateurs, des Allemands essentiellement, ne tenaient plus en place sur leurs bancs et faisaient le salut nazi en hurlant « Heil Hitler ».

Je restai assis – pour ma part – pas pour longtemps néanmoins. Une main lourde s'abattit sur mon épaule et, faisant volte-face, je croisai des yeux bleus et froids. Mon voisin, un homme d'un certain âge, le cheveu ras, vêtu d'un costume gris, me siffla d'un air indigné : « Warum stehen Sie nicht auf ? Sehen Sie nicht wer angekommen ist ? » (Pourquoi ne vous levez-vous pas ? Vous ne voyez pas qui vient d'arriver ?).

Je ne voulais ni me sauver ni entamer une discussion. Il ne me restait plus qu'à me lever.

S.E.

